

[RENCONTRES]

FABIO PICCIOLI : *ENSEIGNER A DE JEUNES URBAINS LE TRAVAIL "AVEC" LA TERRE*

[Longues marches] *Peux-tu rapidement présenter ton **parcours** ?*

Je suis enseignant.

Pour ce faire, je m'appuie sur des connaissances que j'ai acquises relativement tardivement.

Je pensais d'abord m'orienter professionnellement vers la cuisine puis j'ai bifurqué vers les jardins, passant ainsi en quelque sorte d'un Lenôtre (Gaston, cuisinier du XX^e) à l'autre (André, jardinier du XVII^e).

J'ai commencé par six années d'enseignement agricole (BEP spécialité *aménagement des paysages*) puis j'ai passé cinq années à l'École nationale du paysage de Versailles ¹.

Au sortir de tout cela, en 1995, je n'étais guère tenté par la perspective d'une agence privée (orientation que j'avais expérimentée pendant mes stages) et j'ai saisi l'occasion d'un poste disponible pour m'engager dans la voie de l'enseignement.

Il faut dire que pour moi, *paysagiste* désigne moins un travail spécialisé qu'un **mode de pensée**, qu'une manière de filtrer toute chose selon un point de vue paysager. Autrement dit, c'est pour moi **une posture** plutôt qu'un métier.

Quelle expérience directe as-tu du travail avec les sols ?

J'ai beaucoup jardiné, apprenant ainsi à modifier **le milieu vivant avec lequel je travaillais**, à l'adapter à la fois socialement et écologiquement, c'est-à-dire à l'environnement humain et naturel.

Par exemple, si on trace une allée, aussi petite soit-elle, dans un jardin, on devra décider si elle est prévue pour une personne ou pour plusieurs, si elle sera en terre ou en pierre (ce qui dépendra aussi de qui doit y passer), etc.

Le point de vue du paysage constitue pour moi un regard global et critique sur le fonctionnement de la société.

Par exemple, je critique la consommation d'une célèbre pâte à tartiner parce que ce produit utilise d'un côté de l'huile de palme qui va détruire en Indonésie le milieu naturel des Orang-outans et d'un autre des noisettes cueillies en Turquie dans des conditions inacceptables, mais aussi parce que cette pâte est industriellement produite dans des usines italiennes qui imposent la religion catholique à leurs ouvriers, et finalement parce que ce produit plein de sucre est nuisible à la santé.

Mais je critique cette consommation en l'associant toujours à **des propositions alternatives** en matière de nourriture et de choix alimentaires *a priori* plus respectueuses du vivant.

*Ce faisant, tu orientes ton action sociale sous l'angle de la consommation : influencer sur ce qui est produit en agissant sur la demande. Mais te soucies-tu également de **la production**, ce à quoi ton enseignement paraît conduire puisqu'il s'y agit de former des gens à produire cette nourriture ?*

Ma conception du citoyen accorde une importance particulière aux **initiatives consommatrices**, car ce sont elles qui me semblent les plus directement et massivement activables – **il est beaucoup plus difficile d'agir sur et par la production**, ne serait-ce que parce que le petit producteur de produits de qualité va se retrouver en concurrence dominée avec de grands producteurs sur lesquels il ne peut agir.

¹ https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cole_nationale_sup%C3%A9rieure_de_paysage_de_Versailles

Peux-tu nous détailler ton enseignement ?

Depuis 25 ans, j'enseigne l'aménagement paysager c'est-à-dire la culture de l'art des jardins (aussi bien en Occident, en Orient, en Asie qu'en Amériques).

Depuis 4 ans, j'enseigne également la Gestion des Milieux Naturels et de la Faune (GMNF) en Bac Pro agricole et la Gestion et Protection de la Nature (GPN). Il s'agit de former à des pratiques agricoles et jardinières respectueuses de la flore et de la faune, pratiques qui concernent par exemple la pose de pièges à lapins, le rapport aux amphibiens, la plantation de haies en milieu agricole, etc.

Pour toi qu'est-ce exactement qu'un « paysage » ?

Pour moi, **un paysage, c'est une scénographie**. Une forêt, par exemple, n'est que tout à fait exceptionnellement une simple donnée naturelle. Elle est scénarisée en vue de l'accueil d'un public et d'une activité.

L'école de peinture de Barbizon² a ainsi contribué à constituer le paysage en objet social au point que désormais, tout pour ainsi dire est paysage.

Le paysage travaille l'**objet vivant** (quand l'architecture travaille l'inerte) et elle le fait dans son rapport au vide (qui peut être par exemple celui de la rue) : l'arbre vivant en bordure de rue va ainsi venir occuper son vide central, l'ombrer, le peupler et, au total, le qualifier. Et cette qualité qu'il lui apporte est évolutive, étant elle-même marquée par le fait que toute matière vivante travaille avec l'accident.

Comment cette conception nourrit-elle ton enseignement ?

Mon enseignement prend racine dans l'**histoire des jardins**, laquelle est intrinsèquement liée à l'histoire des pratiques agricoles. Et il y a ici des rapports entre les pratiques extrêmes : par exemple entre les pratiques des arboriculteurs industriels concernant la taille des arbres et les pratiques des jardiniers dans la taille des roses. Ainsi jardinage et agriculture sont corrélés.

Mais bien sûr, entre les deux, le jeu de l'esthétique et donc du regard n'est pas le même. Par exemple, me concernant, j'ai du mal à abandonner le geste du labour dont je connais les méfaits pour la terre agricole mais dont je perçois les vertus pour l'admirateur que je suis des paysages toscans, inimaginables sans l'usage intensif et régulateur du labour. Un paysage ainsi labouré et uniformisé est proprement **sublime, avec ce que ce mot implique d'excès, de terrible et de traumatisant** : face à une telle Nature, passée au tsunami d'un labour harassant, je suis divisé entre l'admiration esthétique du paysagiste et la déploration de qui travaille avec (et non pas contre) un milieu vivant.

Tu enseignes dans un lycée professionnel de banlieue parisienne et donc à de jeunes urbains qui en général n'ont pas de culture rurale. Comment opères-tu auprès d'eux ?

Les jeunes en question arrivent dans mon lycée par défaut : ils ne veulent pas se retrouver dans un bureau et préfèrent vivre « dehors ». L'enjeu, à partir de là, est de les intéresser au travail avec une matière vivante.

Je commence en leur faisant connaître **ce qui est commun** entre les mondes urbains et ruraux. Pour cela je pars de l'alimentation et leur montre qu'on peut être actif en matière d'alimentation, en la sélectionnant, instruit par les dimensions environnementales.

Ensuite je les intéresse au **vivant** proprement dit, en particulier à son caractère aléatoire. Cela passe par un travail du regard, qui peut s'exercer également sur le dessin et même l'écriture.

Il s'agit ensuite de les intéresser à la pratique du **travail avec le vivant**. Pour cela, je leur montre des trucs qui apparaissent « magiques » : on plante un grain noir et bientôt du vert en émerge ! L'opérateur est ici l'émerveillement : ainsi, un jeune urbain s'étonnera que tel compost, peu ragoutant et à l'odeur répulsive, pourra en un an muter en tout autre chose. Il se demandera alors devant le compost qu'il rassemble : « Ah bon, ceci, ça va devenir cela ? »

Bien sûr le travail avec le vivant est long, il a sa durée propre, incompressible. Mais le travail d'enseignement, qui est lui-même long, se greffe ainsi d'autant plus naturellement sur le long travail avec le vivant.

² https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cole_de_Barbizon

Et tout ceci devient très gratifiant pour le jeune : quand tu as fait pousser « ta » tomate, tu te sens un peu le maître du monde !

Tu parcoures ainsi un cycle complet, partant de l'alimentation pour aller au vivant, puis au travail avec lui en sorte de revenir finalement à l'alimentation.

Oui, et cela marche bien avec **des jeunes qui ont précisément envie de sortir**, de profiter de la liberté que leur procure le terrain extérieur.

Le résultat est qu'ils vont tous au bout de leurs études, que ce soit en BEP(A), en Bac Pro agricole ou en BTS(A), ce qui est rare et très gratifiant pour l'enseignant !

En un sens, tu sèmes toujours des graines, aussi bien dans le sol que dans leur tête et tu joues du temps pour que le miracle du vivant se produise ! Mais cette permanence de la logique du vivant ne rencontre-telle pas une évolution, propre cette fois à la logique de l'Histoire ? Comment ton enseignement est-il concerné par cette opposition ?

Il est vrai que ces matières du vivant ont beaucoup changé depuis que je les ai apprises à la fin des années 1980. Il y a eu depuis la vague écologiste, et l'agriculture s'est concomitamment ouverte à l'exigence paysagiste.

Par exemple, un terrain agricole de 10 hectares, s'il est d'un seul tenant, va perdre du sol sous l'effet de la pluie et du vent. D'où la pratique d'agroforesterie consistant à planter des haies. Mais cette pratique intrique alors des **considérations agricoles et paysagères** : elle est de nature à la fois fonctionnelle et esthétique car elle travaille la vue et l'horizon.

Tout de même pour la rotation des cultures : les plans d'assolement entraînent des conséquences esthétiques car un champ de maïs va monter à 3 mètres et entraver la vue quand un champ de navets restera au ras du sol et ne bouchera pas l'horizon.

Ainsi il y a **un rapport entre l'unité de production et l'unité esthétique**.

Ta manière d'enseigner comment marcher sur deux jambes (l'agriculture et le paysage) ne reconstitue-t-elle pas la figure sociale et subjective du paysan, contre celle du simple agriculteur, voire de l'exploitant agricole ?

On peut en effet le voir ainsi.

Et ce qui m'intéresse dans ce processus, qui se dispose sous le signe général du travail avec le vivant, c'est justement d'intriquer le travail avec les animaux et végétaux et le travail avec les humains que je forme.

Comme l'image proposée de la graine semée dans une tête ou dans un sol, l'analogie entre ces **deux modalités de travail avec le vivant** m'importe beaucoup.

• • •